

— Enfin, serions-nous donc propriétaires ?

Comme le lendemain se trouvait être précisément un dimanche, il fut décidé, séance tenante, qu'on prendrait le premier train pour Sèvres, et ma foi, si la propriété s'accordait avec ce qu'on venait d'en lire, eh ! bien, ce serait une affaire faite.

Et toute la soirée, ce furent des projets à n'en plus finir et des rêves insensés de basse-cour, de fleurs, d'espaliers tout couverts de fruits, à rompre les branches.

Maman Ponce voulait même à toute force une voiture, avec un petit âne, — un bourriquet d'Algérie, — pour traîner ses rhumatismes.

Quant à papa Ponce, il promettait tout, à condition de pouvoir pêcher à son aise dans la Seine autant qu'il lui plairait.

La pêche, le rêve de toute sa vie de quincailleur !...

Cette nuit-là on dormit mal dans la petite boutique de la rue Quincampoix...

II

Le lendemain matin à cinq heures, la porte de la quincaillerie s'ouvrait mystérieusement et papa Ponce, endimanché, un large chapeau de paille sur la tête, sortit... Il venait s'assurer du temps. C'était toute une affaire que ce voyage à Sèvres, pour ces deux vieux, qui n'avaient peut-être pas dépassé les fortifications, pendant vingt ans de labeurs et de réclusion forcée.

Malin Ponce, la tête emprisonnée dans un gigantesque chapeau à brides mauves, sur lequel fleurissait tout un bouquet champêtre de bluets et de coquelicots, s'en vint voir à son tour.

Il faisait un temps superbe, sans un nuage : une véritable journée d'excursions dans la banlieue. Mais là ils rentrèrent tous deux s'armer de leur parapluie : la force de l'habitude et de la vie en pantoufles.

Le boulanger d'en face, qui prenait déjà le frais sur le pas de sa porte, en tombait des nues, de cette sortie matinale, en